

La naissance de l'hôpital *

par Raymond LE COZ **

Dès la seconde moitié du IV^e siècle, les évêques de l'Eglise byzantine créent des institutions charitables. Certaines d'entre-elles se transforment rapidement en de véritables établissements de soins pour malades. Ils serviront de modèles aux hôpitaux fondés deux siècles plus tard, dans l'Empire perse, par les médecins "nestoriens". Lorsque ces derniers deviendront les médecins attirés des Califes de Bagdad, ils seront à l'origine de la fondation d'établissements du même type dans la nouvelle capitale de l'Islam. Nous en trouverons, par la suite, dans toutes les grandes villes du monde musulman. Les hôpitaux sont donc une création de Byzance, ou, plus exactement, de l'Eglise dans l'Empire byzantin (1)

Les premiers hôpitaux des IV^e et V^e siècles

La terminologie reste incertaine et imprécise dans un premier temps. Plusieurs mots grecs sont utilisés indifféremment pour désigner les nouveaux établissements où s'exerce la charité chrétienne ; ce sont : *nosochomeion*, *ptocheion* (ou *ptochotropheion*) et *xénodocheion*... Parfois, selon les auteurs, les mêmes mots recouvrent des réalités différentes, tandis que dans certains textes ces trois appellations sont parfaitement synonymes. De ce fait, il est très difficile de déterminer exactement lesquelles, parmi ces fondations, sont de véritables hôpitaux, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire avec des soins médicaux donnés aux malades en vue de leur rendre la santé.

Le mot grec le mieux adapté est *nosochomeion* qui signifie exactement : lieu où l'on reçoit les malades. Pourtant, lorsque l'empereur Justinien met de l'ordre dans l'organisation de tous ces établissements et détermine pour chacun d'entr'eux une mission spécifique, le mot retenu pour désigner les vrais hôpitaux est *xénon*, un dérivé de *xénodocheion* qui désigne théoriquement la maison d'accueil pour étrangers. Enfin, E. Patlagean rappelle que, lorsque Grégoire de Nysse traite dans ses homélies de l'amour des pauvres, il parle fréquemment de la charité envers les malades impotents. Pour désigner ces gens, c'est le terme *ptochos* (pauvre) qui est employé (2). Donc, lorsque les auteurs ne décrivent pas suffisamment l'activité de ces maisons, nous restons toujours dans le doute sur la délivrance des soins médicaux qui pouvaient y être donnés.

* Comité de lecture du 28 juin 1997 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 1 rue du Muguet, 31270 Cugnaux.

Selon toute vraisemblance, les premiers hôpitaux ont été fondés à Antioche, la capitale de la province de Syrie, par l'évêque arien (3) Léonce (344-358). Les auteurs qui en parlent les nomment indifféremment *xénones* (pluriel de *xénon*) ou *xénodocheia* (pluriel de *xénodocheion*).

Y soignait-on ? Aucun texte ne vient le confirmer, mais Léonce avait rappelé d'Alexandrie son ami Aèce, parti en Egypte pour y étudier la médecine.

Ordonné diacre, c'est-à-dire préposé officiellement aux fonctions caritatives, Aèce aurait alors mis en pratique sa science toute neuve en soignant gratuitement les pauvres (4). Où, mieux que dans les établissements créés par son ami l'évêque, aurait-il pu exercer cette médecine de charité. Il est donc légitime de penser que des soins furent prodigués aux malades pauvres hébergés dans les *xénodocheia* de la ville.

Une autre fraction chrétienne, arienne modérée (5), est animée par un certain Basile évêque d'Ancyre (Ankara), qui est également médecin. Son ami Eusthate fonde en Anatolie un mouvement monastique qui est basé sur l'amour et le service du prochain. Les monastères sont installés à proximité des villes afin que leurs occupants puissent s'occuper plus facilement des pauvres. Nommé évêque de Sébaste, dans la province du Pont, Eusthate y crée, entre 357 et 377, un hospice sur le modèle de ceux qui existent déjà à Antioche, et auquel il donne le nom de *Ptochein* ou de *Ptochotropheion*, c'est-à-dire de refuge pour les pauvres. S'il y avait bien des chambres pour accueillir les malades (6), rien ne permet de conclure que les moines possédaient les compétences nécessaires pour prodiguer des soins. Ses relations d'amitié avec Basile, l'évêque médecin d'Ancyre, ne sont pas suffisantes pour en déduire qu'Eusthate avait créé un véritable hôpital, mais c'est fort possible.

En ce IV^e siècle, l'hôpital le plus célèbre a été construit par un autre Basile à Césarée de Cappadoce. Appartenant à la faction chrétienne restée fidèle au Credo de Nicée (7), Basile de Césarée prend modèle sur Eusthate en réformant, lui aussi, le monachisme. Il fonde des monastères où les moines ont comme tâche principale, outre la prière, le service des pauvres. Son action personnelle auprès des démunis et de ceux qui souffrent lui vaut une très grande popularité dans sa ville natale et, lorsque l'évêque meurt en 370, c'est Basile qui est choisi par la population pour lui succéder. Le nouvel évêque construit alors, hors des murs de la cité, un complexe important, une véritable ville au dire de Grégoire de Nazianze (8). Autour de l'Eglise, qui est au centre de la cité, s'ordonnent l'évêché, une maison pour accueillir le gouverneur de la province, le monastère, les maisons des prêtres (qui étaient mariés), l'hospice pour les pauvres, l'hôtellerie pour les gens de passage, l'hôpital pour soigner les malades ainsi que des ateliers pour les artisans chargés de l'entretien des locaux, où doivent également s'occuper les désœuvrés qui ont trouvé refuge dans cet oasis de paix (9).

L'ensemble, qui est terminé en 374, a pris dans l'histoire le nom de "Basiliade". Dans son *ptocheion*. Basile met en place un personnel compétent (10) : des médecins, des infirmiers, mais également d'autres catégories d'auxiliaires médicaux qui, comme les précédents, logent dans la ville nouvelle : des porteurs à dos et des gens qui aident à passer (*parapempontai*). Il est difficile de déterminer la fonction exacte de ces accompagnateurs.

Cet ensemble fait de la "Basiliade" le plus grand *Ptocheion* d'Orient, selon l'historien Sozomène (11), *ptocheion* remplissant pleinement les fonctions d'un hôpital.

Pour la première fois, des textes en témoignent. L'importance accordée aux soins des malades n'a d'ailleurs pas de quoi surprendre de la part d'un évêque qui avait étudié la médecine, dans sa jeunesse, à Athènes. Basile est avare de renseignements sur son institution et nous aimerions connaître mieux l'organisation mise en place. Toujours est-il que, désormais et jusqu'à la prise de Constantinople, en 1204, au cours de la quatrième croisade, les hôpitaux de l'Empire byzantin seront fréquemment rattachés à un complexe monastique, situation qui permet d'avoir en permanence, à la disposition des malades, un personnel important et dévoué. Ils comprendront, généralement, une hôtellerie pour voyageurs, pèlerins et personnes sans domicile fixe à côté d'établissements de soins.

D'autres hôpitaux-hospices s'ouvrent un peu partout en Orient. A cinq kilomètres au sud de Jérusalem, le moine Théodore construit trois demeures pour les malades, une pour ses moines, une autre pour les pauvres et une troisième pour les laïcs moins pauvres. On y délivrait des soins médicaux. Toujours à Jérusalem, Saint Sabas, un fondateur de monastères, persuade l'empereur Anastase (491-518) de construire un hôpital (*nosokomeion*). Plusieurs établissements de ce type sont installés à Ephèse, à Bethléem, à Amasée, dans toute la Syrie centrale, mais également à Alexandrie, la grande métropole égyptienne.

Le patriarche d'Alexandrie, Georges de Cappadoce, un arien modéré, fonde un *xénodocheion* dans sa ville épiscopale. D'autre part, au concile de Chalcédoine, en 451, on apprend, de la bouche d'un patient égyptien, que Dioscore, le patriarche de l'époque, aurait détourné les fonds donnés par une dame pour l'entretien des hôpitaux (*xénones*) et des hospices (*ptocheia*) de la ville.

Le même concile aborde la question des *parabolani* ou préposés aux bains des hôpitaux de la ville d'Alexandrie. Il s'agit d'un corps d'infirmiers laïcs, bien organisés, recrutés et rétribués par le patriarche, auquel ils sont soumis. Il leur arrive de servir d'hommes de main lors des combats de rue engendrés par les querelles théologiques. L'empereur Théodote le Jeune réduit leur nombre à cinq cents en 416, mais il faudra en embaucher une centaine supplémentaire, en 418, pour les besoins du service hospitalier. Nous aimerions connaître leur rôle exact dans l'organisation des hôpitaux de la ville et savoir également quelle était la place tenue par les bains (de mer ?) dans la thérapeutique alexandrine au Ve siècle.

La ville la plus peuplée, la capitale, Constantinople, est naturellement la mieux pourvue en hôpitaux, d'autant plus que les empereurs ne sont pas avares d'aides en leur faveur. Les premiers établissements sont une création de Jean Chrysostome, élu patriarche de la ville en 398. Le terme employé pour désigner ces institutions : *nosokomeia*, semble indiquer que l'accueil des malades y était devenu une priorité. Il appointe deux prêtres pour diriger les hôpitaux qu'il a fondés, mais aussi des médecins et des cuisiniers. Pour le financement, il ordonne d'allouer à l'un de ces établissements des sommes dépensées auparavant au bénéfice du patriarche (12).

Trois autres hôpitaux sont édifiés dans la capitale avant 450, ceux de Saint Samson, d'Irène de Parama et d'Eubule. Le plus ancien semble avoir été construit par un riche particulier du nom de Marcion, près de l'Eglise de Sainte Irène de Parama, sur les bords de la Corne d'Or, en face du quartier de Galata. L'hôpital Saint Samson a été fondé par

le prêtre médecin qui lui a donné son nom. Destiné aux pauvres de Constantinople, il était situé au cœur de la ville, près de l'hippodrome et du palais impérial. On y trouvait une équipe de médecins et de chirurgiens. Nous possédons moins d'informations sur l'hôpital d'Eubule construit dans le même quartier.

Au sujet de ces établissements, T.S. Miller parle de proto-hôpitaux (13). En effet, même si des soins sont effectivement dispensés aux malades, il semble qu'ils soient rudimentaires. Les hôpitaux ne disposent pas encore d'un corps médical très compétent et ils n'accueillent, d'autre part, qu'une partie de la population : les plus pauvres.

La réforme de Justinien

Si l'hôpital byzantin existe depuis le IV^e siècle, son organisation définitive date de la réforme mise en place par l'empereur Justinien (527-565). Cette réforme concerne la spécialisation des différents établissements, la qualification du personnel médical ainsi que le recrutement des malades.

Chaque établissement reçoit désormais une fonction bien déterminée et chacun des termes utilisés jusqu'alors recouvre une attribution précise. Les hôpitaux où sont soignés les malades se nomment *nosokomeia* ou *xénones*. Les *xénodocheia* sont des hôtelleries pour étrangers, les *ptocheia* hébergent les pauvres et les mendiants valides alors que *gérontokomeia* est le nom des hospices de vieillards. On parle également d'orphelinats (*orphanotropheia*), de crèches (*brépotropheia*) et de léproseries (*ptôchotropheia*).

Jusqu'à l'époque de Justinien, les patients sont pris en charge par des personnes de bonne volonté ayant quelques notions de médecine, mais pas toujours compétentes. Désormais ce rôle échoit aux meilleurs praticiens de l'Empire, les archiatres, corps de médecins d'élite créé par l'empereur Antonin le Pieux (138-161). Dorénavant, l'hôpital devient leur lieu d'exercice habituel. Toutefois, les archiatres ne dépendent plus de l'administration municipale, mais directement des évêques, car les hôpitaux, considérés comme des fondations pieuses, restent sous le contrôle de l'Eglise. Justinien ne se contente pas de mettre les meilleurs médecins au service des malades hospitalisés. Il les fait assister par un personnel compétent. Des infirmiers ou *hypourgoi* sont chargés d'administrer les traitements ; ils doivent être capables de pratiquer de petites interventions et effectuent les gardes, en particulier de nuit. Des *hyperétai* ou aides-soignants les secondent dans leur travail. Et n'oublions pas que les hôpitaux d'Alexandrie possédaient des préposés aux bains (*parabolani*).

Si l'hôpital est devenu le lieu où s'exerce normalement la médecine, il est logique que chacun des membres de la cité puisse bénéficier des services des médecins les plus compétents. Bien que les soins soient toujours gratuits, ils ne sont plus réservés aux malades sans ressource ; ils deviennent accessibles à tous. Chacun a le droit de bénéficier des meilleurs soins possibles. Les hôpitaux sont donc désormais le lieu où s'exerce normalement la profession médicale, grâce au soutien de l'Etat et de l'Eglise.

Les évêques ont traditionnellement fondé des hôpitaux et en ont gardé le contrôle. Les textes ecclésiastiques leur confient d'ailleurs cette mission. Le premier date du Ve siècle. Le 70^e Canon arabe, extrait d'un recueil attribué par erreur au Concile de Nicée (325) et sans doute rédigé en Syrie un siècle plus tard, ordonne l'érection d'un

xénodocheion pour les pauvres, les pèlerins et les malades dans chaque ville de l'Empire (14). Toujours à la même époque, les canons 8 et 10 du Concile de Chalcédoine (451) demandent aux évêques de bien administrer les institutions existantes, dont les *xénones* et les *ptocheia*, qui sont placés sous leur juridiction (15). Justinien maintient leur mission. Les *Novelles* 120 et 131 datant de 544 et 545 confirment les décisions du Concile de Chalcédoine et confient la responsabilité de toutes ces institutions aux évêques, quelle qu'en soit l'origine : ecclésiastique, impérial ou privée. On peut considérer que, dans l'Empire byzantin, c'est l'Eglise qui assure le service de l'assistance publique.

Si l'Eglise et des personnes pieuses prennent des initiatives dans ce sens, l'empereur multiplie de son côté les fondations d'hôpitaux, répare et agrandit ceux qui existent déjà et leur assure des revenus, car n'oublions pas que les soins comme l'hébergement sont gratuits. Il s'agit d'une lourde charge car certains établissements peuvent compter jusqu'à cent, voire deux cents lits. Grâce au *Livre des constructions* de Procope nous connaissons les hôpitaux de Constantinople, au moins de nom. L'hôpital Saint Samson avait été installé dans une maison particulière. Au cours de la révolution "Nika" (16), en 532, il est la proie de flammes et tous les malades périssent dans l'incendie. Justinien le reconstruit en l'agrandissant. Au VII^e siècle il possédait un service d'ophtalmologie et un autre de chirurgie. Situé dans le même quartier, l'hôpital d'Eubule subit le même sort au cours de la célèbre révolte. Ayant brûlé, lui aussi, avec tous ses malades, l'empereur profite de la catastrophe pour en faire un établissement moderne.

Les fondations nouvelles sont nombreuses à cette époque. Parmi elles, l'hôpital rattaché au monastère Saint Côme et Saint Damien qui s'élève hors des murs. Il possède une salle d'opération. Dans celui du Christodotes, situé près de l'Eglise Saint Anastase, les médecins travaillent par équipes, renouvelées tous les mois. Le général Narsès établit un hôpital près de l'église qu'il avait élevée en l'honneur de Saint Pantéléemon. Il est situé sur la falaise qui domine la Corne d'Or. Par la suite, différents empereurs en construiront encore beaucoup d'autres dans la capitale.

Les grandes villes de l'Empire ne sont pas en reste. Après le sac d'Antioche par l'armée perse de Chosroès 1^{er}, en 540, Justinien rebâtit la ville avec, selon l'historien Procope, un grand hôpital où hommes et femmes recevaient des soins dans des salles séparées (17). Evagre le Pontique parle également d'un hôpital situé dans le quartier résidentiel de Daphné et qui aurait existé au moment de la peste en 542. Jérusalem bénéficie de même de la générosité de l'empereur. Deux *xénones* sont construits face à l'Eglise de la Vierge, l'un pour les pauvres et l'autre pour les pèlerins. Toujours au VI^e siècle, le patriarche d'Alexandrie Apollinaire édifie lui aussi, un hôpital près de la grande ville égyptienne (18). On pourrait multiplier les exemples de fondations jusque dans les plus petites villes de l'Empire byzantin.

Dès le VI^e siècle également, les médecins "nestoriens" (19) se mettent à l'école des Byzantins et copient leurs hôpitaux, en particulier dans leur grand centre universitaire de Nisibe, en Mésopotamie, ainsi qu'à Jundishapur en Perse. A Bagdad, deux siècles plus tard, ce sont ces mêmes "nestoriens" qui transmettront aux Arabes leur savoir faire dans l'organisation de telles institutions.

NOTES

- (1) "Retracer la naissance et le développement des centres pour malades dans l'Empire byzantin, c'est écrire le premier chapitre de l'histoire de l'hôpital lui-même".
MILLER TS. - "The birth of the Hospital in the Byzantine Empire". *Bulletin of History of Medicine*, 1985, supp. 10, p. 4.
- (2) PATLAGEAN E. - *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IVe-VIe siècle*, Paris-La Haye, 1977, p. 31.
- (3) Au IVe siècle, les chrétiens se sont disputés au sujet de la Trinité. A la suite du Concile de Nicée, réuni en 325 par Constantin dans le but de rétablir l'union, les chrétiens se sont divisés en quatre factions. Les partisans de la doctrine définie à Nicée ou nicéens soutiennent que les trois personnes sont de la même substance et égales entre elles. Les partisans du prêtre d'Alexandrie Arius ou ariens disent qu'elles n'ont pas la même substance et que le Fils est inférieur au Père. Entre les deux les semi-ariens ou ariens modérés. Une partie d'entre eux affirme que la substance des trois personnes de la Trinité est simplement semblable (pas identique) ; un autre groupe ne veut pas s'engager et déclare que les trois personnes sont semblables, sans chercher à préciser.
- (4) NAU F. - "Histoire de Barhadbeshhabba" (traduction), *Patrologia Orientalis*, 23, p. 279.
- (5) Voir la note 3.
- (6) EPIPHANE. - *Panarion*, III, 1, hérésie 75, *Patrologia Graeca* (Migne), 42, c. 595.
- (7) Voir la note 3.
- (8) GRÉGOIRE de NAZIANZE. - *Discours*, 43, 63, (Sources Chrétiennes n° 384), p. 261-265.
- (9) BASILE de CÉSARÉE. - "Lettres", 94, *Patrologia Graeca*, 32, c. 488.
- (10) BASILE de CÉSARÉE. - o.c., p. 488.
- (11) SOZOMÈNE. - "Histoire ecclésiastique", VI, 34.9, *Patrologia Graeca*, 67, c. 1398.
- (12) PALLADIOS. - *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome*, V (Sources Chrétiennes n° 341), p. 123.
- (13) MILLER T.S. - "Byzantine Hospitals" *Dumbarton Oaks Papers*, 38, 1984, p. 53-63.
- (14) "Separentur peregrinis, pauperibus et ægrotis domicilia in omnibus civitatibus quæ xenodochia et hospitia dici solunt". MANSI J.-D. - *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. II, c. 1006.
- (15) "Que les clerics desservant les hospices (*Ptocheia*), les monastères et les sanctuaires des martyrs demeurent sous l'autorité des évêques de chaque ville selon la tradition des Saints Pères". Canon 8 du Concile de Chalcédoine.
- (16) En janvier 532, des supporters rivaux s'affrontent dans l'hippodrome. Les uns sont partisans de l'équipe bleue, les autres des verts. Finalement ils se retrouvent côte à côte pour mettre la ville à feu et à sang. Ils se répandent dans la ville au cri de *Nika* ("on a gagné !). Même les slogans n'ont pas changé ! Refoulés dans l'hippodrome après plusieurs jours de pillage, les émeutiers sont massacrés. On parle de 30 000 morts. Les nombreuses destructions commises entraîneront la reconstruction du centre de la cité et son embellissement : l'église Sainte Sophie et les hôpitaux entre autres.
- (17) PROCOPE. - *Le livre des constructions*, II. 10. (2-25).
- (18) CLUGNET L. - "Vie et mort de l'abbé Daniel de Scété", *Revue de l'Orient chrétien*, V, Paris, 1900, p. 381.
- (19) Nous rappelons que les "nestorens" sont les chrétiens de l'Eglise installée en Perse. Ses ennemis lui ont donné, à tort, le surnom de "nestorienne", appellation qui vient de *Nestorius*, un patriarche de Constantinople dont la doctrine a été condamnée en 431 au Concile d'Ephèse.

SUMMARY

Hospitals were founded as early as the fourth century, by the Church in the Byzantine Empire. However, it was not before the sixth century, with the Reform of Justinian, that the hospital got its definitive organisation. In Bagdad, as soon as the eighth century, the christian-nestorian doctors organised the first hospitals in the Arab-Muslim world.

INTERVENTION : Dr J. CHAZAUD

Après le bel exposé du conférencier sur la création des hôpitaux par les moines "orientaux", je voudrais - sans critiquer ses apports - élargir les notions de monachisme et d'Orient dans l'espace et le temps. Six siècles avant notre ère, le Bouddha prenait l'"Ayurvèda" comme symbole de la Sagesse et métaphore de sa pratique. Dès les premières communautés, les "bikkhou" exerçaient la médecine. La méditation dans les charniers leur fournissait une connaissance assez précise de l'anatomie (en particulier de l'ostéologie), le rejet du tabou brahmanique de la souillure leur permettait l'examen du corps et de ses produits. Le refus (au moins chez les "Anciens") de la magie permettait l'observation selon la cause et l'effet... 250 ans avant J.C., Ashoka imposa, avec le bouddhisme comme religion d'état, l'étude approfondie de la médecine à tous les religieux. Il fit graver sur la pierre ses édits de fondation de *centres de santé gratuits*. Je passe sur les contributions des illustres Saints à l'étude des 401 maladies, des huit spécialités et de la phytothérapie. Au IV^e siècle, Bouddadasa créait à Lanka un corps de *médecins plein-temps des hôpitaux* ! L'histoire des hôpitaux est bien liée au monachisme oriental, mais commence à l'Est de Byzance (il y aurait à dire sur les anciennes rencontres gréco-bouddhiques). Nous avons oublié les Maîtres bengalis (des "Occidentaux" pour les Tibétains !) de même qu'il est peu connu que St Josaphat n'est autre que Siddarta Gautama (Bouddha)... Un moine peut en cacher un autre...

